

Nantes Sud entre mémoire et histoire

Par le Groupe Mémoire Nantes Sud
et les Archives municipales de Nantes

Bulletin n°2 juin 2009
Exemplaire gratuit



© Collection particulière / 1956

Édito



Depuis la parution du bulletin n° 1, le groupe mémoire Nantes Sud a participé à plusieurs événements :

- le forum des associations en septembre 2008 où vous avez été nombreux à consulter les albums-photos,

- la soirée « récits de vie » à la Petite Yourte, en partenariat avec la bibliothèque « Expression livre » et l'ORPAN, en mars dernier.

Nous avons aussi initié, avec le concours des Archives municipales, une rencontre avec d'autres groupes mémoire de Nantes en décembre 2008.

Bonne lecture de ce bulletin n° 2 consacré principalement au passé maraîcher du quartier.



Sommaire

<i>Édito</i>	p.2
<i>Dossier : Nantes Sud, un quartier de tenues maraîchères</i>	p.3
<i>Le quartier en plan et vu du ciel</i>	p.12
<i>Témoignages : Souvenirs de guerre...</i>	p.14
<i>Un quartier, une vie, un homme : Charles Haury</i>	p.18
<i>Le quartier en chanson...</i>	p.22
<i>Courrier des lecteurs</i>	p.23
<i>Amusez-vous !</i>	p.24

Conception et réalisation : Groupe Mémoire Nantes Sud et Archives municipales de Nantes.

Comité de rédaction : Lucette Piveteau, Annie Héraud, Hélène Gauvrit, Monique Cassard, Robert Laly, Christian Logeais, Jeannine Lévêque, Marie Franchin, Nathalie Barré

Maquette et mise en page : Archives municipales de Nantes.

Crédits photographiques : Archives municipales de Nantes et collections particulières.

Recherches documentaires : Archives municipales de Nantes.

Remerciements à l'ensemble des personnes interviewées.

Groupe Mémoire Nantes Sud : Equipe de Quartier 2 Route de Clisson 44000 Nantes T. 02.28.00.00.60.

Publié par les Archives municipales de Nantes 1 rue d'Enfer 44000 Nantes T. 02.40.41.95.85 / juin 2009

Impression : LNG Imprimerie / Tirage à 2 000 exemplaires.



Dossier



Nantes Sud, un quartier de tenues maraîchères

A l'occasion des 10èmes Florales internationales de Nantes, nous nous souvenons que les premières eurent lieu à Nantes en 1956, et qu'à cette époque, maraîchage et horticulture étaient des activités très importantes dans notre quartier. Nous avons donc choisi d'en faire le thème principal de ce bulletin.

**D'où vient le mot « tenue maraîchère »,
expression typiquement nantaise ?**

Cela viendrait du mot féodal « Tenure ». Terre confiée par un seigneur comme récompense pour un service rendu. Les grands propriétaires nantais confiaient ainsi à leurs employés des terrains qui furent exploités pour le maraîchage. (Nantes au quotidien n° 170 / décembre 2006)



© AMN / Bgb1366

Un peu d'histoire...

La culture maraîchère a commencé dans la région nantaise au début du 19^{ème} siècle. Les terrains exploités, à l'époque, allaient de Chantenay aux rives de l'Erdre en passant par Miséricorde, Saint-Similien, Saint-Donatien, la Bouteillerie et au sud-Loire par le quartier Saint-Jacques. Ces petites tenues étaient exploitées par des jardiniers qui cherchaient déjà des moyens de forcer leurs cultures à la précocité.

De là est née l'idée d'utiliser châssis, serres, fumier de couche et différents modes de chauffage. On cultivait principalement les primeurs : navets, radis, salades, carottes, et aussi choux, artichauts, poireaux, fraises, melons... ainsi qu'une grande quantité de plants vendus aux cultivateurs des campagnes environnantes.

En même temps, au sud dans le quartier Saint-Jacques, vers 1830, les plantations de poiriers de l'espèce « William » se développèrent dans de grandes proportions. Leur culture dura jusqu'à la guerre 14-18.



© Collection particulière

Ce n'est qu'au début du 20^{ème} siècle, devant la modernisation des procédés employés, que ce genre d'exploitation familiale a pris la dénomination de « culture maraîchère ». A la même époque, les exploitations se rassemblent en petits groupes, lesquels se réunissent en 1933 au sein d'une fédération dite « Fédération des groupements maraîchers nantais ». En 1956, cette fédération groupe 800 familles maraîchères qui emploient environ 6 000 personnes, hommes et femmes.

(source : Maurice Chéreau, maraîcher du sud-Loire, président de la fédération des maraîchers : extrait du catalogue édité à l'occasion des premières floralies internationales de Nantes, du 28 avril au 8 mai 1956)

Fille et petite-fille de maraîchers, Anne-Marie est restée très attachée à ses souvenirs d'enfant : *« Je vais vous parler de mon arrière-grand-père. En faisant son travail, il est tombé d'un tilleul et il s'est tué le brave homme. Il laissait deux fils. Ses employeurs ont emmené l'un d'eux, mon futur grand-père, à Paris suivre des études d'horticulteur. Revenu à Nantes, c'est lui qui a apporté les premiers châssis nantais. C'est consigné au Jardin des Plantes. Dans les années 1830-1840 environ, ces premiers châssis furent installés par cet aïeul. Je pense qu'à ce moment là, mes grands-parents installés à Beautour. Ils devaient cultiver des fraises »*.



© Collection particulière

« L'arrosage était pratiqué à partir de citernes creusées sur des nappes phréatiques. L'eau était montée à l'aide d'un manège actionné par un cheval qui tournait autour de la citerne, les yeux bandés ».



© Collection particulière

« Mes arrière-grands-parents cultivaient des pêchers et des poiriers : les poires dites « la Madeleine » et aussi la « Beurré-Giffard ». Les poiriers greffés sur des cognassiers étaient cultivés en rangs alternés avec les légumes. Ensuite, ils ont fabriqué des serres, des serres en bois. Et c'est là que ma grand-mère cultivait le réséda et les violettes, dans le quartier Saint-Jacques, à la Civièrre. Le réséda, c'est une culture nantaise. Ma grand-mère me racontait que dans les rues de Nantes, du temps de sa jeunesse, il y avait un chanteur de rue qu'on appelait « Réséda ». C'était vers 1890. Nos proches voisins cultivaient le camélia depuis plusieurs générations. On leur doit beaucoup pour le camélia nantais ». Ils étaient en effet « obtenteurs » de camélias c'est à dire créateurs de nouvelles variétés.

« Je me souviens que ma grand-mère me disait : les femmes portaient la coiffe des jardinières de Saint-Jacques, différente de celle des jardinières de Saint-Donatien ». (Vieux métiers nantais-cahier n° 12-1981)

Que reste-t-il de ces tenues maraîchères ?



© Collection particulière

Tous les vieux murs de pierre qu'on voit lorsqu'on se balade entouraient des tenues maraîchères. Ces murs avaient une double fonction : séparation, mais surtout des arbres fruitiers en espalier (poiriers, pêchers,...) y étaient adossés, et ainsi protégés contre les gelées. Le promeneur peut aussi remarquer l'abondance des camélias, glycines, magnolias, témoins du passé horticole du sud-Loire.



© Collection particulière

A la fin des années 60, l'urbanisation galopante repousse les tenues à l'extérieur de l'agglomération. Les terrains ainsi libérés sont lotis les uns après les autres (Clos-Toreau, lycée des Bourdonnières, bords de Sèvre...).avec une exception, toutefois, le parc potager de la Crapaudine où on cultive encore légumes et fleurs dans les jardins partagés. La dernière tenue maraîchère lotie dans le quartier est celle de la famille Olivier route de Vertou, au début des années 2000.

ci-dessus : Les jardins de la Crapaudine hier et aujourd'hui

1956, année faste pour le muguet nantais

Les Florales, le mariage de Grace Kelly et du prince Rainier de Monaco



En 1956 se déroulent les premières florales internationales de Nantes. Marie-Claire, fille de maraîchers, qui fut elle-même maraîchère, nous livre ses souvenirs : « Cette année-là, il y avait deux bonnes raisons de fêter le muguet : d'une part, c'était les premières florales internationales de Nantes et d'autre part le mariage de Grace Kelly et du prince Rainier de Monaco ».

« Mes parents faisant partie de la fédération des maraîchers nantais, avaient eu une commande de muguet pour décorer l'église. Il fallait absolument que le muguet soit prêt pour le 25 avril 1956. Le 1^{er} avril, il a fallu le préparer. On prenait des yeux de 3 ans, des beaux « yeux de muguet » que l'on mettait les uns à côté des autres sur une couche de fumier, parce que le fumier ça chauffe. Pour avoir une chaleur égale, il fallait jouer avec le soleil, choisir entre les paillons et le blanc d'Espagne, selon le temps ».

« Les « yeux » de muguet, ce sont des « griffes » que l'on défait, parce que les racines sont enchevêtrées. Pour avoir de beaux « yeux », il faut les défaire la meilleure année parce qu'un muguet ça reste 5 ans en terre. Quand on le plante il n'y a rien ni la première ni la deuxième année, il n'y a qu'à partir de la troisième année qu'il est beau ».

« Maman, je suis sûre que ça lui a arraché le cœur, parce qu'il fallait qu'elle sorte de la terre du muguet de 3 ans, exprès pour les florales et le mariage ! Je sais que ça a été épique cette année-là ! ».

« A l'occasion des floralies, on nous a envoyé un photographe. Deux belles jeunes filles vendeuses en parfumerie chez Decré sont venues. Toutes les trois on nous a habillées en Nantaises, avec des costumes de chez Peignon, et nous avons été photographiées dans la tenue chez mon père, avec les cageots « MN Maraîchers Nantais » pleins de muguet. Nous avons fait les honneurs des journaux parce que c'était les floralies et que ce muguet partait pour le mariage de Grace Kelly. Après, je suis retournée à l'école, je n'avais que 14 ans ! Et les jeunes filles sont retournées travailler chez Decré. C'était un intermède ! ».

L'offrande du muguet à René Coty



© Collection particulière



© La vie du rail n°545 / avril 1956

C'est le 1^{er} mai 1956 que le muguet fut offert pour la première fois au Président de la République René Coty. Ce ne fut pas chose facile. Il fallut s'y prendre un an à l'avance, en accord avec les « forts des halles » qui traditionnellement faisaient des offrandes de Nouvel An au Président de la République. Au jour J, il y eut un rassemblement à l'Hôtel de ville de Paris. Le cortège parcourut en voiture les Champs Elysées et fut reçu avec les honneurs par René Coty à l'Elysée. La fédération des maraîchers nantais était représentée par son président Maurice Chéreau, Roger Garnier et Henri Olivier. Cette offrande s'est répétée jusqu'à la disparition des halles de Paris. (Louis Biteau, ingénieur horticoles - Vieux métiers nantais cahier n°12 / 1981)

Avis de recherche

Si les deux jeunes filles de chez Decré ainsi que les coureurs de la page 11 se reconnaissent, qu'ils n'hésitent pas à nous contacter

FLORALIES

INTERNATIONALES



NANTES ★ FRANCE
28 AVRIL - 8 MAI 1956



© AMN / 1136W8

La gare de Pont -Rousseau

Aux confins de Nantes-Sud, près de la Sèvre nantaise, la gare de Pont-Rousseau a joué un rôle important pour les habitants du sud de l'agglomération et particulièrement les maraîchers. En effet, une de ses activités principales était le trafic maraîcher qui drainait la production de la périphérie sud de la ville. Et la dernière semaine d'avril, s'ajoutait aux primeurs la campagne du muguet. Toutes les expéditions de ces fleurs étaient groupées à Pont-Rousseau, où les cageots MN (Maraîchers Nantais) étaient chargés en wagons frigorifiques. C'est ainsi que 23 wagons de muguet représentant 53 tonnes furent acheminés sur Paris fin avril 1955. Cette fleur très délicate s'accommodait très mal du transport par camion. (La vie du Rail n° 545 du dimanche 29 avril 1956)

Marie -Claire nous précise qu'à cette époque « *tout le muguet partait à Paris, on n'en envoyait pas ailleurs. Les revendeurs se fournissaient aux halles de la capitale. Pont-Rousseau était embaumé par tout ce muguet* ». Elle ajoute « *les maraîchers se rencontraient à la gare le matin. Le dernier départ était à midi. Le train roulait tout l'après-midi et de nuit, le lendemain matin c'était aux halles* ».



© La vie du rail n°545 / avril 1956

Mais cette fleur porte-bonheur n'était pas seule à transiter par cette gare. Charles nous parle aussi des primeurs : « *On expédiait tout sur Paris à ce moment-là. Les cageots de carottes étaient transportés dans la charrette à cheval à la gare de Pont-Rousseau. C'est là que l'on formait les wagons pour monter aux halles. On en faisait plusieurs dizaines de tonnes par an... Au moins 1 500 à 2 000 châssis de carottes. Tout était fait à la main. Il y avait aussi les autres productions comme les navets, les radis, la laitue...* ».

Qui en suivant le cheval de Charles, rue Saint-Jacques, rue Dos d'Ane, sur le pont de Pont-Rousseau jusqu'à la petite gare, pense encore à tous ces légumes et toutes ces clochettes de muguet qui embaumaient l'air.

La Marche des maraîchers (course des cageots) et l'élection de la reine

On travaillait dur dans les tenues maraîchères, mais on savait aussi s'amuser. Créée en 1957 par un groupe de maraîchers du sud-Loire, la « course des cageots » était ouverte aux fils et aux commis des seuls professionnels. Le départ fut donné deux années de suite devant le siège du journal « La Résistance de l'Ouest » à Nantes. Les coureurs empruntaient les ponts, remontaient la rue Saint-Jacques et arrivaient à Saint-Jean. Les concurrents devaient être en tenue de travail.

Marie-Claire se souvient de la course de cette année-là : *« les coureurs étaient en short et en marcel »* et ils avaient 10 colis MN (les cageots) vides, les uns sur les autres. Avec le vent sur le pont de la Madeleine et le pont de Pirmil ça devait pas être facile... ».



© Collection particulière



© Collection particulière

Trente à quarante concurrents y participaient, le gagnant recevait de l'argent et la coupe « Maurice Vinet ». Les difficultés de circulation, déjà, ne permirent pas de poursuivre cette petite fête bien longtemps. La troisième année, elle eut lieu seulement au sud-Loire et ce fut terminé.

Les maraîchers eurent aussi leur « Reine » avec ses demoiselles d'honneur. C'est d'ailleurs cette reine qui offrait la coupe au vainqueur de la marche des cageots. *« La reine était obligatoirement employée de maison chez un maraîcher et les demoiselles d'honneur, c'étaient nous, les filles de maraîcher. C'était une fête familiale, on se retrouvait tous, ceux de Saint-Jacques, Saint-Jean et Beautour »* nous confie Marie-Claire.

Le quartier en plan



© AMN 1F1277_1278 / Plan de Nantes - 1930

et vu du ciel



© AMN / 30Fi1014_vue de 1923

Témoignages



« La guerre ... de la déclaration à la Libération, racontez-nous... »

Dans notre précédent numéro, nous évoquions la déclaration de la seconde guerre mondiale à Nantes en 1939 et l'arrivée des soldats allemands à travers des extraits de témoignages d'habitants qui pour la plupart étaient enfants à l'époque. C'est à nouveau cette période que nous abordons en mettant l'accent sur la question du ravitaillement des « sudistes » pendant l'Occupation.

MAIRIE DE NANTES

CARTES DE RATIONNEMENT DISTRIBUTION

Le Député-Maire de la Ville de Nantes informe ses concitoyens que la remise des Cartes de Rationnement aura lieu du 1^{er} au 10 Juin, dans les bureaux de cantons ci-après :

- 1^{er} Canton - Rue de Bel-Air, 44.
- 2^e Canton - A. Rue du Maréchal-Joffre.
- 2^e Canton - B. Mairie annexe DOULON (comprenant l'ancienne Commune de DOULON, c'est-à-dire le quartier à l'Est du Gué-Robert).
- 3^e Canton - Annexe de la Mairie, place de l'Hôtel-de-Ville.
- 4^e Canton - Rue Beauséjour (Ecole).
- 5^e et 6^e Cantons - Bourse du Travail (Salle Mariot).
- 7^e Canton - Mairie annexe de CHANTENAY.

La Distribution se fera dans l'ordre suivant :

Samedi 1 ^{er} Juin	—	Personnes dont le nom commence par la lettre	A.
Dimanche 2	—	—	B.
Lundi 3	—	—	C.
Mardi 4	—	—	D. E. F.
Mercredi 5	—	—	G. H.
Jeudi 6	—	—	I. J. K. L.
Vendredi 7	—	—	M. N.
Samedi 8	—	—	O. P.
Dimanche 9	—	—	Q. R. S.
Lundi 10	—	—	T à Z.

La remise se fera sur présentation du Livret de Famille. Pour les célibataires, chefs de pension ou d'institution, la production de pièces d'identité sera demandée.

Le Député-Maire :

A. PAGEOT

MINISTRE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE

© AMN / 6F13898

A partir de 1940, la France est soumise à un véritable pillage. Les prélèvements allemands sur la production ont pour conséquence une pénurie des produits de première nécessité qui exige l'institution d'un rationnement dès février 1940. A Nantes, la vie quotidienne est marquée par ces difficultés d'approvisionnement en nourriture. Le souvenir des cartes de ravitaillement est resté vif chez les personnes que nous avons rencontrées :

« Les cartes d'alimentation étaient destinées à tout le monde, il fallait donc s'en servir. Maman faisait quelquefois deux heures de queue devant la boucherie de M. Terrien sur la route Clisson. Il y avait un monde fou pour avoir un bout de viande pour la semaine ». (Gabrielle)



© Collection particulière

« On était nombreux à la maison et c'est moi qui allais faire les courses. C'était un peu mon rôle. Maman n'avait pas le temps, elle était toujours à travailler dans le jardin. On allait en bande, avec les frères et sœurs, au café Négret sur la route de Clisson et on faisait la queue avec les cartes d'alimentation. C'était une épicerie à l'époque, maintenant c'est un agent immobilier. On y allait avec les cartes de ravitaillement. Il y avait les J1, les J2 et les J3. Les J3, c'était pour les jeunes. Pour les adultes, je ne me souviens plus de ce qu'ils avaient mais, en tout cas, on avait des choses qu'ils n'avaient pas parce qu'on était en pleine croissance ». (Anne-Marie)

« On avait des tickets pour 50 g de beurre, 50 g d'huile, un demi-litre de pétrole, si vous aviez une lampe, pour le mois. Quand vous pointiez, c'était marqué sur l'épicerie : « on distribue aujourd'hui l'huile, on distribue aujourd'hui le beurre ». Des fois, on faisait la queue pendant 1 heure ou 2 et il n'y avait plus rien. A la boulangerie, c'était pareil. J'avais droit à 250 g de pain par jour. J'étais au Cellier à l'époque. Je faisais tout un trajet pour aller à la boulangerie du Cellier et des fois, c'était pareil il n'y avait plus de pain, il n'y avait plus de farine. Vous aviez fait la queue pendant 1 heure ou 2 et il n'y avait plus de pain. Et ça se passait souvent comme ça. Pour le beurre, c'était comme ça aussi. Vous pouviez aller le chercher à l'heure, il fallait que la boutique soit servie de ce qu'elle pouvait distribuer. C'était là ou ce n'était pas là et ce n'était pas partout pareil. Il fallait courir voir où est-ce qu'il y avait des épiceries qui avaient du beurre parce que 50 g de beurre vous ne le trouviez pas comme ça. Et puis vous ne pouviez pas aller chez le paysan parce qu'il y avait le marché noir. Le marché noir, il marchait. Moi quand j'y allais, j'avais un quart de litre de lait pour ma petite fille qui avait 2 ans. Je lui donnais ma carte, il aurait pu me donner un petit verre de plus mais non c'était juste un quart de litre de lait. Je n'avais pas droit à plus. Pendant ce temps là, le paysan nourrissait ses cochons avec des patates et son lait. Moi, ça me faisait mal au cœur parce qu'on n'avait rien à bouffer ». (Renée)

APPEL AUX HABITANTS DE NOS CAMPAGNES

ARCHIVES MUNICIPALES
PROPRIÉTÉ
PUBLIQUE



En ces heures difficiles,
le Français des villes...



Compte sur le cœur
du Français des champs...



Un petit œuf par ci...

La FRANCE traverse une des périodes les plus douloureuses de son Histoire. Le malheur de la PATRIE a des retentissements cruels dans la vie quotidienne de nos foyers.

Si tous les Français doivent subir les restrictions alimentaires qu'impose la pénurie des approvisionnements, il y en a qui manquent du nécessaire. Des enfants, des vieillards ont faim.

Les familles nombreuses, les familles de prisonniers privés du mari, du père, du fils qui assurait leurs moyens d'existence sont parmi les plus éprouvées.

Le mal est grand dans les populations des villes qui ne possèdent pas les ressources alimentaires que la terre nourricière peut procurer chaque jour aux populations des campagnes.

Dans le malheur commun, l'entraide est le premier devoir des Français.

Le Maréchal, Chef de l'État, dont la sollicitude pour les malheureux est de tous les instants, a adressé au pays, de pressants appels, pour que chacun remplisse ce devoir par les moyens dont il dispose. Il a chargé une œuvre relevant directement de son autorité d'organiser l'entraide des Français ; c'est la mission du SECOURS NATIONAL qui l'exerce dans les campagnes, comme à la Ville, avec le concours dévoué de ses Représentants Cantonaux et Correspondants Communaux.

Les Paysans de la Loire-Inférieure, n'ont jamais laissé passer de tels appels sans y répondre généreusement.

Les autorités civiles et religieuses du Département, interprètes de la pensée du Maréchal, viennent leur demander de manifester leur esprit d'entraide, vertu foncière de notre sol, en apportant des dons en nature aux collectes que le SECOURS NATIONAL va organiser périodiquement dans les Cantons ruraux au profit des centres urbains.

Que chacun donne ce dont il peut disposer, dans la mesure où il le peut, des récoltes de son champ ou de son jardin, des produits de sa ferme, de sa basse-cour ; qu'il prélève même, si cela lui est possible, dans son charnier. Ce qu'il donnera ainsi vaudra mieux que de l'argent.

Notre appel est placé sous l'égide du TRAVAIL et de la FAMILLE.

Jamais un paysan de chez nous ne se refuse à aider un voisin dans le malheur. Travailler de la terre, les Chefs des Organisations Agricoles de notre Département comptent sur vous pour aider de même les malheureux des Centres industriels.

Familles paysannes qui êtes groupées dans des Associations Familiales, fraternellement avec les familles des villes, vous voudrez aider le SECOURS NATIONAL à soulager des mères, à empêcher des enfants de dépérir, à soutenir des vieux...



Un lapin de
votre clapier...



Porteront la joie
dans des familles...

LE PRÉFET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE
Ph. DUPARD

Jean-Joseph VILLEPELET
ÉVÊQUE DE NANTES

Le Délégué Régional de la Corporation paysanne
L. THÉBAUD

Le Président de l'Union
Paysanne Coopérative
Raymond LEFÈVRE

Le Président du Centre Départemental de Coordination
et d'Action des Mouvements Familiaux
D. Y. BUREAU

Le Président de l'Union
des Producteurs Agricoles
RIE GOUVELLO

LE DÉLÉGUÉ DÉPARTEMENTAL DU SECOURS NATIONAL
Abel DURAND



Un peu de lait par là...



Quelques légumes
de votre jardin...



...souvent privées
de leur soutien.



Gestes faciles qu'ont accomplis déjà, spontanément, de nombreux paysans, avec ce sens naturel de l'entraide sociale qui est le gage essentiel de la renaissance de notre pays.

Les restrictions ne sont cependant pas vécues de la même façon par tous. Vivre dans un quartier maraîcher ou à proximité de la campagne atténue la difficulté :

« Pour certaines personnes, c'était difficile. Surtout au début, parce que par la suite chacun s'est plus ou moins organisé en allant à la campagne par exemple. Nous, on a pas vraiment souffert parce que parmi nos clients, il y avait des maraîchers ou des agriculteurs qui venaient chercher du sable pour leur exploitation. Alors on leur disait : « Quand tu viendras chercher ton tombereau de sable, amène-moi donc un petit truc ». Il y avait un petit coffre à l'avant du tombereau. Comme ça on n'a pas souffert, mais il y a des gens qui ont certainement beaucoup souffert, parce qu'avec les fameux tickets, il n'y avait pas suffisamment ». (Michel)

« Nous n'avons pas beaucoup souffert du manque parce qu'on avait beaucoup de légumes, et on élevait une quarantaine de lapins. Toutes les semaines on tuait un lapin et on s'arrangeait comme ça. On ne manquait pas de pain non plus et les enfants mangeaient beaucoup de pommes de terre. C'était la matière grasse, le beurre, qui manquait et comme on ne connaissait personne à la campagne... ». (Anne-Marie)

« Mon patron, avait acheté une vache. C'était le commis qui trayait la vache, et la patronne faisait un peu de beurre. Il y avait une écrémeuse en métal. Chez mes patrons, je n'ai pas manqué de nourriture ». (Martine)

« J'étais à la campagne, à Saint Julien de Concelles, avec des amis. Mon grand-père avait un grand terrain et il nous avait mis des choux-navets et des choux verts. Alors le soir, la grand-mère prenait les choux-navets, les coupait en petit morceaux et comme il y avait du lait dans les fermes à côté, on mangeait la soupe avec le lait et les choux-navets en purée. On mangeait ça tous les soirs, je crois. Pour le beurre, il n'y en avait pas beaucoup à Saint-Julien. Mais comme mon grand-père avait de la famille du côté de Vay et que mes parents avaient des amis dans le Maine-et-Loire, on prenait le petit train de l'Anjou pour aller chercher du beurre. Qu'est-ce qu'il nous a servi ce petit train d'Anjou ! On le prenait à Saint-Sébastien ou à Saint-Julien de Concelles et il traversait tous les petits villages ». (Gabrielle)

Portrait



Un quartier, une vie, un homme

Une famille de maraîchers racontée par l'un d'entre eux, Charles...

Charles nous a raconté sa vie et celle de sa famille implantée depuis plus de deux cents ans sur le quartier. Une présence forte à travers leurs métiers de maraîcher et de grainetier.



© Collection particulière

«Je suis né en 1935 au n° 2, route de Clisson et j'y ai vécu jusqu'en 1990. La maison ancienne était à angle droit du chemin des Gobelets et de la rue de la Ripossière». Du côté maternel la présence de sa famille remonte à plus de 200 ans puisque sa grand-mère habitait là où se trouve le Super U actuel, sa mère y est également née en 1900. « En face, on avait à peu près la surface de la moitié du Super U. Et puis par derrière, l'autre tenue, celle qui appartenait à mon oncle, allait jusqu'à la rue Bonne-Garde. C'était très profond, on longeait le cimetière ».

«J'ai fait l'école primaire à Saint-Jacques et après j'ai suivi les cours professionnels au Jardin des plantes». Après le certificat d'études, il suit les cours du soir et obtient un brevet professionnel et un CAP d'horticulture fruitière à la chambre d'horticulture. La formation est théorique et pratique. « La pratique on l'apprenait sur le tas, bien sûr ! ».

«J'ai travaillé avec mes parents jusqu'à leur décès en 1966. Après, avec un de mes frères, on a pris la suite du commerce et de l'exploitation, jusqu'en 1988, où on a fermé le commerce et où le terrain a été pris par la Ville de Nantes ». Dans ces exploitations, les enfants donnaient un coup de main à leurs parents.

«C'était surtout lorsque l'on commençait à approcher les 14 ans, pour déplacer les châssis, mettre de l'air et baisser l'air. Dans les tenues moyennes, il y avait 2 à 3 000 châssis à manier. Lorsqu'il faisait trop chaud, il fallait donner de l'air avec les cales à plat ou les cales debout. La cale c'est un bout de bois, qui fait une vingtaine de centimètres de long et 5 centimètres d'épaisseur. » Par temps froid « c'était le chauffage que l'on avait dans le jardin avec du fûmier, des couches. Les couches c'était un gros travail. On faisait des grandes tranchées... comme en 14 ! On enlevait une bonne vingtaine de centimètres de terre que l'on remplissait de fumier. Ce fumier-là c'était très nourrissant pour les plantes, les melons, les concombres ils adoraient ce fumier ! ».

« On faisait quelques centaines de châssis de muguet. Ca mobilisait le terrain pendant toute une année. Lorsqu'on le plante, il faut attendre au moins 3 ans avant que ça donne. On avait un peu de main d'œuvre saisonnière pour la cueillette. Ma mère connaissait très bien l'expédition du muguet. On allait chercher de la mousse naturelle dans les bois. On en enveloppait les brins de muguet un par un puis dans du papier de soie et après dans du papier cristal. Ca faisait des bouquets magnifiques. C'était dans les plus beaux mugets de Paris ! ».

« On faisait surtout de la carotte (1 500 à 2 000 châssis), un peu de salade, des radis, des melons (le fameux charentais nantais !). On cultivait aussi beaucoup de concombres, ça se vendait très bien à Paris. La moitié des tenues maraîchères avaient juste un cheval. Et les tenues, ça faisait quoi ? 3 à 5 hectares de moyenne. Et petit à petit, on prenait un motoculteur de 8 à 10 chevaux. Nous, on a gardé le cheval parce qu'on avait l'habitude de le voir et il servait de temps en temps. Il était toute l'année dans les prés au bord de la Sèvre, auprès du pont de la Morinière. Alors, il se débrouillait avec les vaches dans le coin... ».

« La graineterie datait des arrière-grands-parents, avant 1900. Elle employait 5 personnes, sans compter les membres de la famille. On vendait toutes sortes de graines. On avait de toutes petites balances et les gens prenaient 5 grammes de carottes, 10 grammes de radis... On vendait tout ça au détail. On a fait quelques porte-graines, mais on faisait surtout venir d'Angers. »
La graineterie vendait aussi « tous les plants de légumes et les fleurs annuelles : zinnias, reines-marguerites, pétunias... On fournissait pour les petits jardins familiaux et les graines pour la basse-cour ».

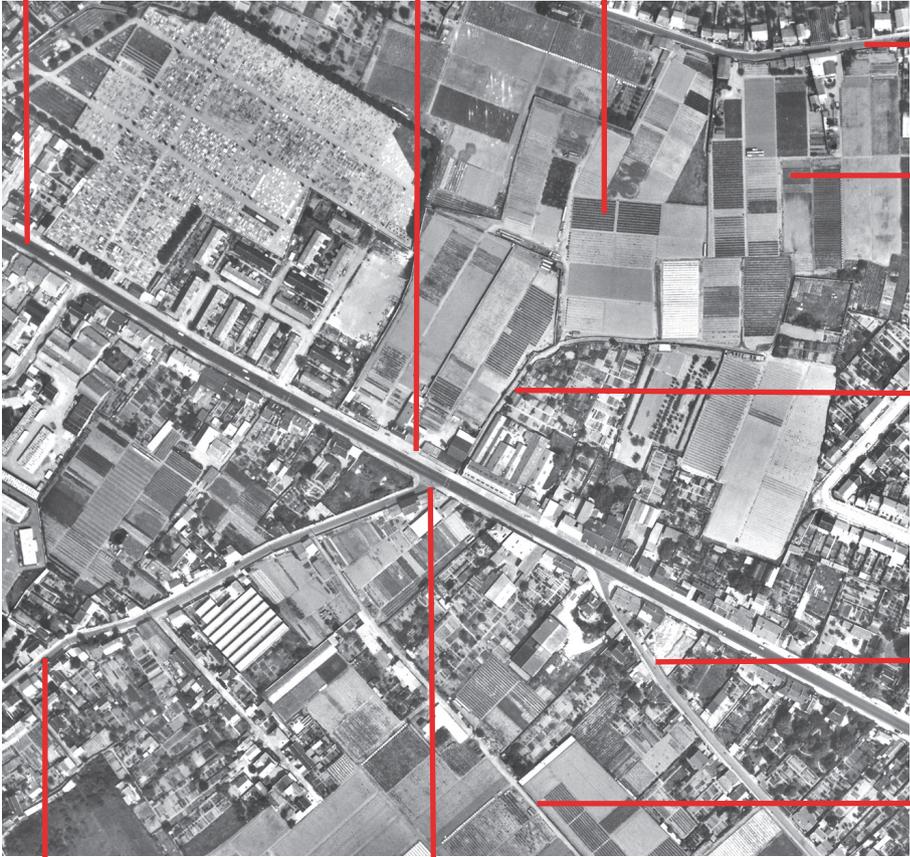
« Dans le quartier c'était plein de petits jardins partout. Sitôt la guerre finie, ça jardinait beaucoup. Beaucoup d'ouvriers sortaient d'ailleurs de fermes, alors ils savaient très bien jardiner. On faisait aussi les marchés ».

La période de l'après-guerre verra la physionomie du quartier changer rapidement. *« La création des tenues maraîchères date du lendemain de la guerre 14. Avant 14, il y avait surtout des vergers. Ce sont ces anciens vergers qui se sont transformés en tenues maraîchères parce que les arbres n'avaient pas pu être suivis pendant la guerre. Au niveau des petits jardins de la Crapaudine, à la sortie sur la route de Vertou, il y avait la maison Cormerais. C'était des horticulteurs qui faisaient de l'obtention de camélias et de rhododendrons. Une grande partie des camélias et des azalées se multipliait dans la région nantaise, dans le quartier, pour toute la France ».* Et par la suite *« Les tenues disparaissaient petit à petit. Les maraîchers allaient reconstruire leurs tenues maraîchères plus à l'extérieur pour éviter l'ombre portée par les immeubles ».*

Rue Saint Jacques

Maison de la grand-mère

La tenue Haury



Rue Bonne Garde

Actuellement, la cité du Clos Torreau

Chemin des Herses

Rue Georges le Mevel

Chemin des Gobelets

Graineterie, actuellement 2, route de Clisson

Rue de la Ripossière

Les maraîchers en chanson



Les maraîchers eurent leur reine choisie parmi leurs filles et leurs employées. Voici une chanson en l'honneur de ces jeunes filles, sur l'air de « Frou-frou ».



© Collection particulière

(1^{er} Couplet)

A peine fait-il encore jour
Que les charmantes maraîchères
Aussi fraîches que les amours
Font leur toilette sans manière
Car aux Halles sur le carreau
Il faut qu'elles soient de bonne heure
Pour vendre les choux, les poireaux,
Des carottes, navets ou choux fleurs.

Refrain

Minois charmant, la tournure élégante,
Toujours gaiement pour servir les clientes,
Elles ont tout les jolies maraîchères,
C'est un bijou qu'on adore partout.

(2^{ème} Couplet)

L'hiver sans souci des frimas,
L'été de la chaleur sans crainte,
Qu'il y ait du soleil, du verglas,
Jamais elles n'élèvent une plainte,
Le rire franc plein de gaîté,
Elles servent les ménagères,
Aussi des jolies maraîchères,
Chantons la gloire et la beauté... au refrain

(3^{ème} Couplet)

Si parfois des clients grincheux,
Leur disent « Vos légumes sont trop chers »
Elles répondent « Mesdames, messieurs,
C'est la taxe il n'y a rien à faire,
Nous faisons tout ce que nous pouvons,
Nous travaillons dimanches et fêtes
Pour vous donner satisfaction
Par tous les temps et toutes les saisons... au refrain

Mme Chéreau / 1950

(Vieux métiers nantais - cahier n° 12 / 1981)

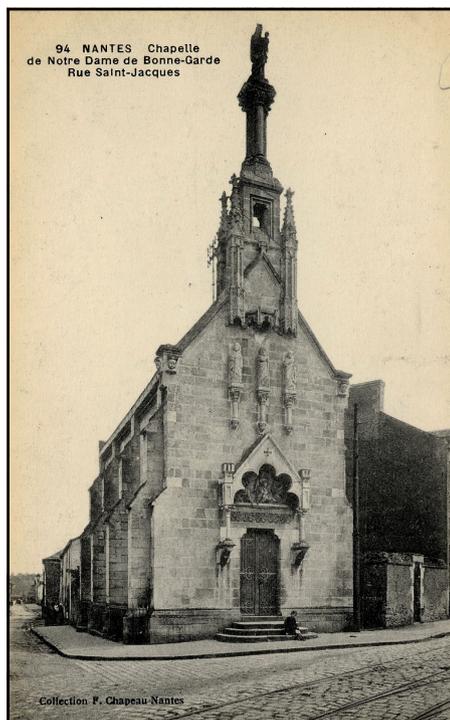
Le courrier des lecteurs



Vérité ou légende ? L'histoire de la chapelle Notre-Dame de Bonne Garde, suite...

Dans notre précédent bulletin, nous avons évoqué l'origine de la chapelle. Mais il existe au moins une autre version. Une lectrice nous a fait parvenir une notice historique rédigée par un certain Abbé Grégoire, en date du 9 juillet 1888.

« On rapporte qu'au milieu du 17^{ème} siècle des personnes aperçurent un soir une petite statue lumineuse de la Sainte Vierge. Elles s'empressèrent de l'apporter chez elles comme un gage de bénédictions célestes. Mais le lendemain, l'objet vénéré ne se trouvait plus là où elles l'avaient placé, mais était de nouveau à l'endroit où elles l'avaient trouvé ! Elles se hâtèrent d'en informer les bénédictins du Prieuré de Pirmil, sur le fief duquel se trouvait la miraculeuse apparition, qui firent transporter la statue dans leur église. Et le prodige se renouvela. A ces signes multipliés on reconnut que la Sainte-Vierge voulait être honorée là où elle s'était manifestée. Une petite grotte reçut la statue. On vit affluer les pèlerins et quelques années plus tard, grâce aux aumônes des fidèles une modeste chapelle remplaça la petite grotte ».



Nous sommes curieux de découvrir d'éventuelles autres versions de l'histoire de cette chapelle.

**Pour enrichir cette rubrique, vous pouvez envoyer votre témoignage au «Groupe Mémoire Nantes Sud»
2, route de Clisson - 44200 Nantes**

Amusez-vous !



Des photos d'hier. A vous de retrouver le lieu !

Nous avons évoqué les premières Floriales internationales de Nantes en 1956. Mais savez-vous où elles se sont déroulées ?



© AMN / 1136W7



© AMN / 1136W7



© AMN / 1136W7

Il s'agit du Champ de Mars à l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui la Cité internationale des Congrès et la banque CIO